

Humanoide

Johnny Phœnix

Humanoïde

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08349-0

*À Jessie
Annielle et Josian
Catherine et Juanito*

*On ne chasse pas le génie
C'est lui seul qui s'élève*

Juggernaut

La promesse

Il fait décidément trop chaud dans cette mansarde. Le vieux ventilateur rouillé n'arrive même plus à baratter le beurre de la chaleur.

Je cuis littéralement dans cette huile à cinquante degrés. Du rhum, à la même température, aurait sûrement dû m'apporter le meilleur des remèdes.

Mais il me faut vite éloigner de moi ce mirage de Tantale.

Car j'ai bien fini par me rendre à l'évidence. Mes poches crevées se refusent désespérément à me jouer ce bel opéra du mois dernier. Celui orchestré par le tintement d'espèces sonnantes et trébuchantes. Celui qu'aura su apprécier en tout cas le feu propriétaire de mon nouvel *altoglisseur* : Draco.

J'ouvre le misérable frigo. Il me reste quand même une mauricienne : une dernière *phœnix*.

Je décapite cette petite rescapée. Sur l'autel rutilant de mon unique baie vitrée. Sous les rayons du zénith la bière entre en effervescence.

L'or suintant de son justaucorps est subitement animé de dentelles. Un tutu lilial de danseuse.

Qui aligne de façon scabreuse ses entrechats sur la glissière brûlante.

Tropique du Capricorne. Dans l'Océan Indien.

C'est sur cette île des Mascareignes à présent que je suis en train de cramer. Dans une ville infâme de La Réunion.

Qui n'aura même pas réussi à trouver un autre nom que : Le Port.

Une ville qui me ressemblerait presque. Délabrée.

Avec son éventaire de quartiers malfamés. Et qui brasse toujours, en cet hiver austral de 2061, toute la vermine issue des flottilles interlopes. Rattachées aux ports internationaux d'un monde décadent et contaminé.

Le Port : vile cité de négoce, de contrebande, et de néo-piraterie noire. Une Babylone taillée pour les aventuriers de l'âge d'acier.

Voilà pourquoi cette mégalo-pole me ressemble surtout. En plus de son délabrement. Avec ma gueule cassée de cyborg. De marin au long cours. Et d'écrivain à la petite semaine.

Ma bière est proprement sifflée. Je vais m'emparer du livre fétiche qui trône sur mon bureau d'écrivillon. Et que j'emporte au fil de mes robinonnades.

Qui abrite depuis peu un nouveau marque-page : une promesse d'embarquement. À compléter, à signer, à rapporter surtout diligemment. Et ce avant midi à l'IP.

Autrement dit dans le quart d'heure, à l'industrie PIN, sise sur un quai du Port Ouest.

Je contemple un instant la couverture chatoyante de l'ouvrage. Qui arbore l'image d'un guerrier de manga. De profil. Affublé d'une archaïque et ridicule armure de bois. L'*incarnadium* : cette pierre exogène engendrée par les comètes, devait certainement être inconnue à son époque. Ou alors ses propriétés étaient-elles exclusivement réservées à la confection des sabres ?

Son auteur n'en demeure pas moins un illustre inconnu. Au nom pompeux quand même. Cela va de soi. Car il en est toujours ainsi de ces insignifiants de l'ombre.

De ces vers luisants d'écrivillons. Qui ne brilleront peut-être que dans la nuit éternelle. Ces misérables mirabilis de la littérature. Qui peineront sans cesse à vouloir apporter un semblant de reflet aux cruelles étoiles.

Johnny Phoenix : c'est audacieux, je dois l'avouer !

Celui-ci renaîtra peut-être dans mille ans. Au beau milieu des cendres de la Grande Bibliothèque Universelle. Lorsque celle-ci aura enfin pris feu.

Comme jadis à Alexandrie. Purifiée par je ne sais quel fou de pyromane iconoclaste.

Fahrenheit 451 ne représente-t-il pas l'un des plus beaux fleurons de la littérature universelle ? Pondu par un phénix hérétique ?

Heureusement que la cinquantaine de quatrains qui maçonne le recueil suffit à l'édifier.

Son titre reste lui aussi sans appel. Un coup de sabre inexorable : *Samourai*.

Mais la porte est tout à coup refermée sur mon onanisme cérébral. Et c'est là que je dois dégringoler, mon petit livre en poche, les sombres escaliers de la Pension du Chat Noir.

La PIN

À l'ombre des flamboyants, où j'ai coutume de garer à la diable mon fossile de Land Rover, je retrouve Piero : le brave propriétaire de la pension.

Ses cheveux blancs, ébouriffés par l'alizé, couronnent non sans zèle la bonhomie du personnage.

Souriant et loquace, Piero est un colosse de cent cinquante kilos. Avec des transpalettes en guise de paluches. Son sourire m'engage cette fois encore à sortir de ma taciturnité. C'est en quelque sorte la rencontre entre un kodiak et un grand loup solitaire.

– Alors, paré pour le grand plongeon mon pote ?

Une question qui n'est pas sans me rappeler cette célèbre caricature de manga. Celle d'un péque-not lambda, planté sous l'abribus d'une ville où il vient de débarquer. Qui tout en examinant le plan de réseau urbain, achoppe béatement contre le phylactère criard de ce premier jalon : « *Vous êtes ici* ». Et qui s'exclame en aparté : « *Comme les nouvelles vont vite dans cette ville !* ».

D'autant plus vite dans cette sordide cité du Port.